

Karl Viktor von Bonstetten, *Bonstettiana, Briefkorrespondenzen Karl Viktor von Bonstettens und seines Kreises. Zwölfter Band, 1817-1823.*

Rezensent: Prof. Dr. Kurt Kloocke, Tübingen

Publikation: *Annales Benjamin Constant* 34, *Institut Benjamin Constant, Lausanne, Editions Slatkine, Genève 2009, p. 215-217 (Comptes rendus)*

Une des grandes qualités de cette magnifique édition de la correspondance de Bonstetten et de son cercle, ainsi que de celle des écrits du Bernois devenu Genevois d'adoption, est la parution régulière des volumes. Aucune année sans au moins un volume, de sorte que nous pouvons annoncer ici le t. XII de la série violette de la correspondance (sur XIV prévus), qui couvre les années 1817-1823 – durant l'époque de la Restauration en France – où l'espoir d'un renouveau social dans l'esprit de la liberté s'évanouit sous le poids de la politique de la réaction. Nous ne pourrions que répéter ce que nous avons dit dans les comptes rendus précédents en analysant le travail scientifique modèle des éditeurs, la fiabilité impeccable des transcriptions que nous avons trouvée confirmée partout où nous pouvons comparer les textes avec les sources dont nous disposons. On pourrait évidemment chicaner les éditeurs sur leur décision de transcrire les lettres de Bonstetten en collant les mots que celui-ci ne sépare pas parce qu'il ne lève pas la plume. Le fac-similé d'une lettre (p.389-391) montre très bien que cette habitude trahit probablement un souci calligraphique, un effet qu'on ne peut pas reproduire dans l'imprimé en gardant les ligatures. L'annotation est toujours utile, bien qu'un peu trop laconique à notre goût, surtout lorsqu'on pourrait ajouter des informations tout à fait pratiques comme la localisation actuelle d'une œuvre d'art (un tableau, par exemple) mentionnée dans les commentaires, ou les dates précises d'un événement historique, etc. Mais ces remarques critiques ont peu de poids face à la puissance explicative de la théorie du réseau épistolaire que les éditeurs exploitent avec art, témoignant d'une excellente connaissance des personnages, de leurs œuvres, ainsi que des milieux auxquels ils appartiennent, ce qui produit d'excellents résultats. Ce n'est plus le flux ininterrompu de lettres qui se succèdent dans l'ordre nécessairement insatisfaisant d'une tradition manuscrite lacunaire, restes d'un ensemble de messages à l'origine beaucoup plus grand, beaucoup plus cohérent aussi. L'*epistolario* devient ici un corpus de textes ordonnés où l'on peut découvrir une cohésion indéniable, une structure à expliciter dans le travail d'exégèse. Il en résulte, comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, la division de la masse énorme des lettres en «chapitres» maniables, placés chacun sous un titre qui résume une époque de la biographie de Bonstetten. Cela ajoute évidemment un élément d'interprétation aux documents qu'on édite. Ce procédé, contestable peut-être si l'on adopte une position sévèrement objectiviste, est ici plus qu'utile, parce qu'il offre au lecteur une clef de lecture et une structuration pratique des matériaux, faisant apparaître une

composition secrète du discours où les divergences, les détours, les déviations et les bifurcations déroutantes abondent. Les pages introductives placées en tête de ces chapitres – composées de listes chronologiques, de tableaux des correspondants, de tableaux thématiques et géographiques, d'esquisses biographiques qui résument les époques de la vie Bonstetten, de >miniatures< biographiques de certains correspondants (citons les portraits très suggestifs, écrits d'une plume élégante et fine, de Julienne de Caffarelli et de Wilhelmine von Württemberg, t. XII/1, p. 290-303) – confèrent à ces gros dossiers presque indomptables une belle transparence qu'ils n'auraient sans doute pas sans cet instrument de travail qui fait comprendre que l'érudition positiviste peut s'allier sans difficulté à l'empathie du lecteur sensible.

Les constantiens consulteront ces volumes avec intérêt, puisqu'ils pénètrent dans un monde qui est à la fois celui qu'ils connaissent mais qu'ils apprennent à regarder avec d'autres yeux, et dans une province inconnue située à côté de celle qu'ils exploitent. C'est ainsi que la mort de Mme de Staël, à propos de laquelle nous possédons les textes fort denses et profonds de Benjamin Constant, textes qui cachent des choses tout en les faisant apparaître à l'esprit, sera évoquée – comme une mélodie funèbre – dans la correspondance de Bonstetten, de Friederike Brun – l'amie parfois déçue –, dans les lettres des amis, mais surtout dans le magnifique texte nécrologique que Friederike Brun fait paraître dans le *Morgenblatt für gebildete Stände* (24 et 25 septembre 1817), et qui est reproduit dans cette édition d'après une copie manuscrite conservée dans les papiers d'un ami de Mme de Staël, Gustav von Brinkmann (t. XII/2, p. 1139-1146). Ensuite c'est une nouvelle rencontre avec un autre personnage qui ajoute un écho surprenant au concert des voix, celle avec Julienne Caffarelli, qui apparaît en filigrane chez Constant dans ses journaux intimes et dans sa correspondance, et que les éditeurs de ces textes n'ont su faire sortir de son existence d'ombre fugitive. Julienne donne ici, par les lettres étonnantes qu'elle fait écrire à un Bonstetten rajeuni et qu'elle adresse à son nouvel ami, un éclat magnifique à ce volume, celui d'une apparition, d'une présence féminine comparable au charme de Juliette Récamier. Enfin, pour citer un troisième exemple, l'analyse très sobre, très clairvoyante et très amère de l'ambiance politique de la France et des pays de l'Europe, constitue un autre grand thème de ce volume. Les *Carbonari* en Italie (dont les activités sont commentées avec sympathie par Bonstetten), les révoltes contre la domination autrichienne sur le Piémont, la guerre d'Espagne, les conventions de Karlsbad, les ultras en France dominent le discours de ces années, bien que des accents plus optimistes – l'aurore de l'âge des machines à vapeur – ne manquent pas. L'étude de la théorie politique ou économique de Constant ne peut que gagner à ce qu'on parcoure les échanges de vues qui se trouvent dans cette correspondance à laquelle l'austère Sismondi a aussi sa part.

Le plus grand attrait de cette correspondance est, selon nous, le cosmopolitisme vécu de cette société, dans laquelle Bonstetten, qui écrit avec élégance tant en français et qu'en allemand, réussit à rassembler autour de lui un cénacle de personnes qui appartiennent aussi bien aux familles régnantes des cours d'Allemagne qu'aux milieux cultivés de plusieurs pays d'Europe. Le mérite de cette édition est d'avoir fait comprendre que la cascade des noms – les Bonstetten, Sismondi, Stapfer, Matthisson, Füssli, Zoëga, Caffarelli, Wilhelmine von Württemberg, di Breme, Friederike Brun, Münter, Louis Simond, Zschokke, etc. – désigne un univers qui s'ouvre devant nous à condition que nous acceptions le code d'accès de ce monde composé d'hommes très cultivés, très fins, très romantiques, de gens qui vieillissent avec une certaine sérénité, qui participent à la légèreté élégante et mondaine de leurs amis, de gens réalistes, toujours critiques, montrant parfois une mélancolie souriante.

Karl Viktor von Bonstetten, Bonstettiana, Briefkorrespondenzen Karl Viktor von Bonstettens und seines Kreises. Elfter Band, 1811-1817.

Rezensent: Prof. Dr. Kurt Kloocke, Tübingen

Publikation: *Annales Benjamin Constant* 33, *Institut Benjamin Constant, Lausanne, Editions Slatkine, Genève 2008, p. 291-293 (Comptes rendus)*

Il est difficile de ne pas admirer le nouveau volume des Bonstettiana qui a paru il y a à peine un an et qui ouvre la troisième et dernière grande époque de cette correspondance qui comprendra les deux dernières décennies de la vie de Bonstetten. Il est divisé, comme les précédents, en deux tomes, et les lettres sont présentées selon les mêmes principes scientifiques et avec la même maîtrise que dans les autres volumes dont nous avons déjà souligné la fiabilité des transcriptions (impeccables à juger d'après les documents dont nous possédons des copies), la richesse de la documentation, l'annotation, peut-être toujours un peu trop laconique (il suffirait d'ajouter aux notes qui ne donnent que l'identification d'un personnage une phrase ou deux pour évoquer le contexte sous-jacent), suffisante tout de même pour permettre de se lancer dans des recherches complémentaires. Soulignons une fois de plus la très grande suggestivité du concept scientifique de cette édition qui a entrepris avec un courage admirable la reconstitution d'un réseau épistolaire pour donner à cette correspondance de Bonstetten, qui a été trop longtemps considéré comme un personnage mineur dans le monde du Groupe de Coppet, sa véritable signification. Elle est un monument unique où sont dépeints les milieux intellectuels les plus étendus, réunissant des littérateurs, des artistes, des érudits, des hommes du monde, des hommes politiques, des membres de familles régnantes, et s'étendant de l'Italie aux pays scandinaves et à l'Angleterre, de la France à l'Allemagne et à l'Autriche, avec, au centre le noyau suisse. C'est bien le même phénomène cosmopolite que nous

observons en étudiant les lettres du Groupe de Coppet, dont beaucoup de membres réapparaissent, bien sûr, dans les *Bonstettiana*. Mais ce qui fait la différence, c'est que le réseau épistolaire dont Mme de Staël est le centre, en dépit d'excellentes éditions critiques des correspondances, est nettement moins accessible et par conséquent moins bien connu dans toute son étendue et dans toutes ses particularités que le monde perceptible dans et autour de la personne de Karl Viktor von Bonstetten, vivant dans l'ambiance française et allemande, cultivant les études classiques, scandinaves et philosophiques, dont l'expérience politique est celle d'un citoyen suisse. Tout cela donne à cette correspondance une teinture très particulière, qu'on croit pouvoir saisir en lisant n'importe quelle lettre de Bonstetten, qui parle, semble-t-il, avec une intimité en quelque sorte atténuée. Nous répétons donc ici volontiers ce que nous avons déjà souligné dans les comptes rendus précédents, à savoir que nous sommes pleinement convaincu de la valeur critique et scientifique des *Bonstettiana* sous ce rapport, en dépit de quelques critiques de détails dont nous avons parlé ici ou là.

Il suffit de lire attentivement les lettres de ce volume qui couvrent les années 1811 à 1817. Il s'agit d'environ 450 lettres, accompagnées d'introductions rédigées avec élégance, de tableaux chronologiques et de tableaux destinés à visualiser les rapports entre les correspondants. Les lettres sont complétées, au besoin, d'extraits d'autres sources qui peuvent apporter une lumière nouvelle sur leur contenu. Mais ce qui mérite d'être souligné ici, c'est le fait que beaucoup de lettres (plus du quart, peut-être un tiers), et pas des moindres, sont publiées ici pour la première fois: lettres de Bonstetten, père et fils, de Mme de Staël, Sismondi, Friederike Brun, Albrecht von Haller, Ludovico Breme, Philippe Albert Stapfer, Friedrich Matthiesson, pour n'en nommer que quelques-uns. Cette liste en dit long sur les investigations préalables qui ont été menées dans de très nombreuses archives publiques et privées de l'Europe, au besoin documentées dans des chapitres à part qui sont de véritables histoires de ces fonds d'archives (voir par exemple le chapitre sur les «Bonstettiana» conservés dans la Anhaltische Landesbücherei Dessau, p. 809-812), et sans lesquelles un tel résultat n'aurait guère été possible. Il en résulte un tableau passionnant de cette époque, beau kaléidoscope du chaos d'un monde dominé par les terribles guerres napoléoniennes, la chute de l'Empire, le retour pas toujours heureux des anciennes puissances, en un mot le contexte qui a conditionné le sort des personnages qui apparaissent sur la scène, acteurs et victimes. Aux triomphes et aux catastrophes politiques s'ajoutent les hauts et les bas du sort des protagonistes, la vie parfois très insignifiante dans ses complications journalières, parfois hautement symbolique comme la mort de Mme de Staël, événement qui donne une couleur particulière à ce volume.

Les *Bonstettiana* exigent de ceux qui veulent en profiter pleinement, dans une certaine mesure, la même culture cosmopolite qui était familière au Groupe de Coppet: connaissance de plusieurs langues, de la tradition

culturelle, volonté de pénétrer aussi bien dans la pensée politique, au sens large du terme, que capacité de lire des textes poétiques. C'est bien cette sensibilité moderne, romantique, si l'on veut, qui est présente dans ce volume, et qui fait de cette publication, grâce à l'esprit des éditeurs, un instrument de travail de première qualité.

Charles Victor de Bonstetten, Karl Viktor von Bonstetten, *Bonstettiana. Schriften über Italien, 1800-1808.*

Rezensent: Prof. Dr. Kurt Kloocke, Tübingen

Publikation: Annales Benjamin Constant 33, *Institut Benjamin Constant, Lausanne, Editions Slatkine, Genève 2008, p. 294-295 (Comptes rendus)*

Ce nouveau volume des œuvres de Bonstetten réunit les écrits sur l'Italie et les bailliages suisses de langue italienne, territoires soumis et administrés en commun par un syndicat helvétique où Bonstetten siégeait comme représentant de la République de Berne entre 1795 et la fin de la Suisse de l'Ancien Régime. Les textes n'ont pas d'unité évidente. Les premiers s'occupent d'une part d'une question érudite déjà débattue dans divers ouvrages sur Virgile, mais reprise par Bonstetten sous un nouvel éclairage, et d'autre part du Latium moderne et de ses déboires, conséquences d'une mauvaise administration. Les autres écrits, les textes sur les territoires suisses, peuvent être regardés comme des études de nature statistique, qui auraient pu avoir une certaine portée politique à l'époque précédant l'intervention française. Bonstetten les a fait publier partiellement après sa fuite à Copenhague dans un périodique édité à Altona, alors enclave danoise près de Hambourg, sans doute dans l'intention de se faire remarquer dans le pays qui allait devenir son refuge pour plusieurs années. Une autre partie de ces écrits a paru dans le *Neuer Teutscher Merkur*, avant d'être repris dans les *Neue Schriften* de Bonstetten, publiées à Copenhague (Brummer, 1800-1801, 2 vol.).

L'édition de ces dossiers composites présente des difficultés réelles. Si le texte français du Voyage dans le Latium est facile à reproduire en se basant sur l'édition genevoise (Paschoud, an XIII, juin 1804), l'intérêt scientifique de cet ouvrage, commencé en allemand, mais finalement écrit en français sur le conseil de Mme de Staël, est plus difficile à démontrer. Il réside d'une part dans l'analyse approfondie de la misère du Latium moderne (le sujet de la seconde partie), où Bonstetten peut profiter de son expérience acquise par ses fonctions politiques en Suisse, d'autre part dans une nouvelle manière d'aborder les recherches archéologiques suscitées par le texte de Virgile (plus exactement par les six derniers livres de l'Enéide, la partie inspirée par l'Illiade). Bonstetten s'efforce de démontrer la véracité historique de Virgile, la localisation précise des sites de la narration non loin du Tibre, près de l'Ostie

antique (camp d'Enée, Lavinium), l'identification de la ville d'Ardea ou de l'oracle de Faunus, d'autres localités encore. Les descriptions virgiliennes présupposent non seulement une connaissance précise du paysage réel, hypothèse plausible, mais peuvent servir à identifier des sites archéologiques, de sorte que la véracité géographique annonce aussi une vérité historique réelle. Cette dernière hypothèse, défendue déjà avant Bonstetten, bien qu'il ignorât, semble-t-il, les écrits de son prédécesseur Philipp Cluver (voir t. II, p. 642, note 104), a connu un bel avenir grâce à l'ouvrage de Bonstetten et à ses discussions avec le grand philologue Gottlob Heyne, car elle a été débattue jusque récemment, comme le démontre l'excellente étude d'Anja Höfler qu'on trouve dans le tome second (p. 617-750), nécessaire pour comprendre le texte et pour le situer dans le cadre de la recherche scientifique. L'ouvrage de Bonstetten a été traduit en allemand par Karl Gottlob Schelle (Leipzig, J. F. Hartknoch, 1805), mais les éditeurs ont préféré, sans expliquer cette décision, remplacer l'ancienne traduction par une version moderne (très bien faite d'ailleurs).

Le grand ouvrage de Bonstetten est complété par une série de notes manuscrites, restées inédites jusqu'à aujourd'hui, à l'exception des notes «Exkursion nach Antium, Rückreise nach Rom». Ces notes, qui ont un grand intérêt biographique, se lisent comme un journal intime ou un journal de voyage et montrent un Bonstetten très attentif aux particularités des régions qu'il parcourt. Elles complètent ainsi d'une manière heureuse le livre sur le Latium.

Les textes sur les bailliages suisses sont des ouvrages de circonstance, composés en allemand à partir de notes prises pendant ses voyages d'inspection et conservées en partie. Il s'agit de pages pleines d'observations très précises sur les conditions de vie dans ces provinces, d'un véritable ouvrage de statistique et d'une source historique de grande importance. Les éditeurs essayent de donner ici un texte fiable dans la mesure du possible (les très nombreuses fautes qui se sont glissées dans l'ouvrage à la suite du mode de publication entre 1797 et 1801 ne peuvent pas toujours être corrigées), mais renvoient quant au commentaire à la traduction italienne par Martinoni (t. II, p. 570).

L'ouvrage est complété par de nombreuses illustrations, des cartes, des index (noms propres, noms géographiques, citations tirées de Virgile), une bibliographie, une version digitalisée de l'ouvrage pour faciliter les recherches ciblées sur des détails. Même si la consultation des textes n'est pas toujours commode, il est évident que nous disposons maintenant d'une excellente édition d'un des textes majeurs de Bonstetten, replacé dans le cadre des recherches virgiliennes.

Bonstettiana, Briefkorrespondenzen Band XI, Wallstein Verlag 2007

Rezensentin: Marie-Claire Hooock-Demarle, Paris

Publikation: Cahiers Staëliens, Madame de Staël et le Groupe de Coppet. Nouvelle Série N° 59; Paris, Société des Études staëliennes 2008.

Ce volume, le onzième de la *historisch-kritische Ausgabe der Briefkorrespondenzen Karl Viktor von Bonstettens und seines Kreises (1753-1832)* se présente en deux parties (Teilband XI/1 et XI/2) qui couvrent la période de 1811 à 1817. Comme le rappelle l'introduction générale, qui fait le lien avec les publications précédentes, c'est aussi le premier volume de la «troisième phase» dans la vie de K. V. von Bonstetten qui entre alors dans sa soixantième année. L'ensemble est divisé en cinq «chapitres» correspondant chacun à une année dans la vie de Bonstetten, ce qui au premier abord peut paraître quelque peu arbitraire. Mais chaque chapitre, précédé d'un rappel historique et d'une minutieuse chronologie auxquels s'ajoutent des documents en annexe, prend soin d'articuler les correspondances autour d'évènements majeurs de l'année, que ceux-ci soient d'ordre historique (chute de Napoléon, Congrès de Vienne ou les Cent-jours), personnel (rapports avec ses ami(e)s, décès de Mme de Staël) ou littéraire (publications personnelles et autres). Ainsi le flux continu de l'échange épistolaire, restructuré en chapitres, se trouve sans cesse éclairé et commenté par les évènements qui l'ont suscité.

Le premier chapitre (décembre 1811 - mai 1812) révèle un Bonstetten en pleine introspection: «j'aime briser mes habitudes et me dévieillir», alors qu'il séjourne dans le sud de la France, à Hyères. Sa correspondance avec Mme de Staël s'intensifie avec dix-huit lettres ou billets de Bonstetten et cinq réponses de Germaine de Staël. Ce qui peut paraître peu mais Mme de Staël y donne d'elle-même une image poignante où se mêlent amertume, irritation: «ils m'ont arrangé un tombeau et ils m'y trouvent bien», voire dépression: «j'éprouve une sorte de honte de vous présenter moi si déçue». De son côté Bonstetten découvre, en ethnologue, les abords de la Méditerranée et, en touriste, les charmes du pays ennemi. Inquiet, il n'en fait pas moins «un plan de vie» à l'usage de Coppet: «il faut vous forcer à comparer – si vous ne partez pas, arrangez votre château qui a l'air battu comme sa maîtresse» et glisse dans ses billets des réflexions sur la solitude si fatale à son amie: «quittez le passé, allez vers la lumière qui est ailleurs que là où vous la cherchez».

Le second chapitre (mai 1812 - juin 1813) voit s'opérer un double recalage de la correspondance. Bonstetten qui ne trouve pas Mme de Staël à Coppet se répand en lettres véhémentes contre «la comète vagabonde» et, faisant montre du caractère exécrationnel qu'on lui reproche tant, se scandalise (naissance du petit Alphonse Rocca): «comme elle a bourradé sa vie!» et se brouille avec Sismondi: «et moi je vous enquerelle!». Parallèlement, entre

Germaine de Staël qui se trouve alors à Stockholm et Frédérique Brun qui réside au Danemark se renoue une intense correspondance (quinze lettres de F. Brun et seize lettres de G. de Staël) à caractère très politique, puisqu'il s'agit du destin des pays scandinaves alors en conflit et de l'Europe en général. Mme de Staël finit même par orchestrer le nouvel ordre européen «le Danemark doit céder la Norvège contre un dédommagement en Allemagne. La Suède veut la Norvège en dédommagement de la Finlande», ce qui n'est pas du goût de F. Brun et la correspondance en restera là, offrant cependant l'exemple rare pour l'époque d'une correspondance politique entre deux femmes.

Le troisième chapitre (juillet 1813 - août 1814) est dominé par le «chaos politique» engendré par la chute de Napoléon. De Mme de Staël, à Londres et sous le choc de la mort de son fils, plus rien, Sismondi s'enferme dans ses terres de Pescia, la correspondance se tourne vers d'autres partenaires, des compatriotes suisses, Haller, Stapfer, J. G. Müller, J. K. Ulrich. Face au «trouble orage qui vient de changer la face du monde», Bonstetten reprend intérêt à sa Suisse natale. Un temps enthousiaste défenseur d'une Suisse neutre, il déchanté vite et rejette «mes imbécilles compatriotes. Ce sont des petits Marats en fureur. Je ne comprends plus rien à la Suisse.» De Vichy où il s'est réfugié, il recommande à F. Brun de lire Mme de Sévigné et se meurt d'ennui dans une France «un corps mort en dissolution».

Le quatrième chapitre (septembre 1814 - février 1816) s'inscrit, entre île d'Elbe et Sainte Hélène, dans une période encore plus trouble que la précédente. L'interminable Congrès de Vienne occupe toute l'Europe, et la Suisse où triomphent les conservateurs est devenue «cette charrue à 22 bœufs... Où est la dignité nationale, où les principes – où est la Suisse?». Mme de Staël étant de retour à Coppet, c'est à F. Brun que Bonstetten écrit à propos de Napoléon «je ne peux m'empêcher d'être saisi d'admiration pour cet homme!». Les réflexions les plus politiques viennent de F. Brun qui s'inquiète: «l'état de l'Europe me dogoûte... je tourne mes pensées vers l'Amérique» et envoie à Sismondi une violente diatribe contre la France, «celle qui a eu l'influence la plus pernicieuse sur les mœurs et la politique européenne».

Le cinquième et dernier chapitre (février 1816 - août 1817) est riche en événements: mise en place du nouvel ordre européen, crise économique généralisée et agitation religieuse (mysticisme de Mme de Krüdener, persécutions des protestants en France, activisme de la Bibelgesellschaft en Suisse). Les correspondances croisées s'en font l'écho, certains comme Sismondi deviennent de «furieux bonapartistes», d'autres comme Bonstetten dénoncent (dans ses lettres mais pas publiquement) «le Paris des Bourbons, un autre enfer de boue où on enfonce et on étouffe». La correspondance de et autour de Bonstetten connaît alors une très grande mobilité, Sismondi en Italie, Mme de Staël, revenue à Paris puis, après un été à Coppet, partie en Italie, F. Brun toujours à Sophienholm et, nouvelle venue dans le cercle, la

Duchesse de Wurtemberg. L'échange épistolaire critique revient en force et la discussion autour des œuvres alors en chantier – Sismondi termine son *Histoire des Républiques italiennes*, Bonstetten travaille à ses *Études de l'homme* – y prend une large place. La fin de la période est assombrie par la mort de Germaine de Staël à laquelle tous les correspondants rendent hommage, témoignant dans leurs lettres croisées de la place exceptionnelle occupée par la «sublime amie», «la représentante la plus brillante de la vie».

Grâce au remarquable travail des éditeurs-commentateurs, le lecteur s'immerge sans difficulté dans l'univers de cette correspondance qui balaie tout l'espace européen et restitue à travers des partenaires très divers la montée des conflits nationaux et culturels, les chocs de l'histoire mais aussi la complexité des relations humaines. Par un louable souci d'authenticité, les textes sont reproduits en l'état, ce qui parfois n'en facilite pas la lecture, multiplie inutilement les notes de bas de page et mène à de (rares) erreurs de lecture (p. 863, *trève* au lieu de *frère*). De plus les lettres étant éditées dans leur langue d'origine – belle preuve du cosmopolitisme linguistique de ce début du XIX^e siècle – leur lecture n'est pas à la portée de tous. Il n'en reste pas moins que l'on souhaiterait voir se multiplier pour d'autres auteurs de telles publications de correspondances, respectueuses des textes et enrichies d'un commentaire aussi précis qu'éclairant.

Bonstettiana Schriften: Philosophie, 3 Teilbände, Wallstein Verlag 2007

Rezensent: PD Dr. Martin Bondeli, Bern

Publikation: Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie 54 (2007) 3, 654-657

Karl Viktor von Bonstetten gehört zu den herausragenden Köpfen der bernischen Geistesgeschichte. Im alten Bern des 18. Jahrhunderts als Sohn einer regierungsberechtigten Patrizierfamilie geboren, war ihm eine politische Laufbahn gleichsam zugesichert. Allerdings musste er sich damit, einer damaligen Usanz gemäß, bis zum 30. Lebensjahr gedulden. Bonstetten verbrachte diese „Wartezeit“ mit einem intensiven Studium der Literatur und der Wissenschaften, das ihn, nach einem Aufenthalt bei Charles Bonnet in Genf, durch Holland, England, Frankreich, Italien und weitere europäische Länder führen sollte. 1775 trat der hoch gebildete und weltgewandte Jungpatrizier in seiner Geburtsstadt in den Großen Rat ein und übernahm von 1787 bis 1793 die bernische Langvogtei Nyon. Sich in politischen Fragen durch pointiert liberale und weltbürgerliche Ansichten auszeichnend, fand er sich bei den Regierenden umgehend in der Rolle des Außenseiters. Im Kreise jener dagegen, die zu Reformen drängten, wurde er bald zum Hoffnungsträger. Zusammen mit Johannes von Müller verhalf Bonstetten zur

Gründung des Berner „Politischen Instituts“, der heimlichen Eliteschule der Helvetischen Republik. Als sich Madame de Staël im Schloss Coppet am Genfersee niederließ, sorgte er als zuständiger Landvogt dafür, dass Schikanen seitens der Berner Regierung ausblieben, und ermöglichte dadurch die spätere Bildung des Groupe de Coppet, der mit Kants Aufklärungsphilosophie sympathisierte. Bonstetten begrüßte den Weg zu einem neuen, politisch und kulturell aufgeklärten Bern. Die straffe Neuorganisation des staatlichen Lebens, die sich mit dem Übergang zur helvetischen Republik ergab, behagte ihm allerdings ebenso wenig wie die bisherige Klüngelpolitik der Berner Oligarchie. 1798 übersiedelte er zu seiner Freundin Friederike Brun nach Kopenhagen und ging wiederum vornehmlich seinen literarischen und wissenschaftlichen Interessen nach. Über mehrere Lebensabschnitte hinweg widmete er sich Themen vor allem pädagogischen, ökonomischen, archäologischen, kunsthistorischen und philosophischen Inhalts. Um 1810, nach einem längeren Kuraufenthalt in Südfrankreich, durchlief er eine ausgeprägt philosophische Phase. Seine Vorliebe galt dabei einer Richtung, die man als psychologische Anthropologie umschreiben kann. Als Ergebnis seines Forschens und Nachdenkens in dieser Sache erschienen 1821 seine *Études de l'homme ou Recherches sur les facultés de sentir et de penser*, ein Werk, das auf erweiterter Grundlage 1828 auch in einer deutschen Übersetzung unter dem Titel *Philosophie der Erfahrung oder Untersuchungen über den Menschen und seine Vermögen* veröffentlicht wurde. Verglichen mit den pädagogischen Schriften hat es eher geringe Beachtung gefunden. Rezensenten wie der Göttinger Philosoph Johann Georg Heinrich Feder beklagten sich zudem darüber, dass ihm darin der berühmte rote Faden fehle.

Mit den im Rahmen der historisch-kritischen Bonstetten-Edition jüngst herausgegebenen drei Teilbänden der Abteilung „Philosophie“ erlebt dieses Spätwerk nun seine Renaissance und angemessene Würdigung. Auf eine Sammlung philosophischer Arbeiten Bonstettens von 1804 bis 1809 folgen in den Teilbänden II und III die äußerst sorgfältig edierten *Études de l'homme* und die *Philosophie der Erfahrung*, ergänzt durch Einleitungsentwürfe, handschriftliche Erweiterungen und andere zugehörige Aufzeichnungen Bonstettens. In allen Bänden wird auf relevante textgenetische und zeitgeschichtliche Zusammenhänge hingewiesen. Der Leser erhält hiermit eine eindruckliche Einsicht in Bonstettens philosophisches Schaffen und überdies eine unverzichtbare Hilfe beim Versuch, sich über die Bedeutung und Einordnung dieses Schaffens klar zu werden.

In der deutschen Philosophie des späten 18. Jahrhunderts gehören die mit dem metaphysiklastigen Schulsystem Wolffs brechende Vernunftkritik Kants und die nachkantischen Systeme zu den avanciertesten Strömungen. Als fortschrittliche Form der philosophischen Aufklärung gilt damals aber auch ein empirisch-psychologischer Wolffianismus, der eine Koalition mit dem englischen Empirismus und französischen Sensualismus bevorzugt. Bonstetten, der sich mit Leichtigkeit zwischen den Kulturen bewegt, steht

offenkundig von Grund auf dieser zweiten Richtung nahe. Hauptgegenstand seines Denkens ist die menschliche Seele, genauer: das menschliche Seelenvermögen. Dieses soll in seinen Elementen, Zusammensetzungen und Formen analysiert und dargestellt werden. „Vorstellung“ („idée“), »Empfindung“ („sentiment“) und „Verhältnis“ (»rapport“) sind dabei als die drei grundsätzlichen „Elemente“ unseres Denkens und Wollens anzusehen, wobei die beiden ersten auch als zwei Hauptattribute eines sich aktiv und passiv verhaltenden Vermögens der „Sinnerregung“ („sensation“) verstanden werden können (vgl. 1032). Das dritte Element, das Verhältnis, muss den beiden anderen je schon beiwohnen. Denn aus dem Denken ergibt sich nur dann ein Gedanke, wenn die Sinnerregung als Verhältnisbestimmung, als Ideenrelation vorliegt. Diese Verhältnisbestimmung ihrerseits impliziert eine Tätigkeit, ein Kraftvermögen, welches bereits in der Sinnerregung in Form der Denk- und Empfindungs- bzw. Einbildungskraft präsent ist und welches im Wollen und speziell im freien Wollen zu seinem reineren Ausdruck gelangt, wiewohl es dabei nie als eine „Kraft für sich“ missverstanden werden darf (vgl. 1233). Die in dieser Weise strukturierte Sinnerregung kennt je nach Objektbezug verschiedene Grade und Stufen. Ist das anregende Objekt ein anderes Lebewesen, befindet man sich auf der Stufe des »moralischen Sinnes“ (vgl. 1168ff.).

Dass er bei diesen Grundlegungen wie auch beim Gerüst seiner folgenden Ausfaltungen des menschlichen Seelenvermögens seinem Lehrer Bonnet und Autoren wie Bacon, Condillac, Locke, Leibniz, Hume und Adam Smith viel verdankt, ist Bonstetten sich bewusst. Es geht ihm denn auch wesentlich darum, die brauchbaren Ansätze dieser Philosophen aufzunehmen, sie durch Materialien, die der Erfahrung oder Selbstbeobachtung entstammen, zu bereichern, durch assoziatives Denken in weiteren Facetten zu beleuchten. Man neigt seit jeher dazu, ein solches Vorgehen eklektisch zu nennen. Aber Bonstetten ist kein Eklektiker in dem Sinne, dass er nur reproduziert, ausschmückt, an fremden Denknetzen knüpft, ohne eigene Knoten zu bilden. Sein Bemühen, bestehende Denkresultate gleichzeitig neu zu durchdringen, ist ebenso unverkennbar wie sein steter Versuch, die angeeigneten Ansätze auch angemessen zu gewichten und zu beurteilen. Vor diesem Hintergrund macht Bonstetten sich mit seinem Appell an Erfahrung und Selbstbeobachtung sowohl zum Anhänger als auch zum profilierten Kritiker der rezipierten Seelentheorien. Die seines Erachtens abstrakten und vielfach unüberprüft gebliebenen Ergebnisse, die uns die Systeme des Rationalismus hinterlassen haben, sollen durch Erfahrung korrigiert werden, was aber nur dann möglich sein soll, wenn wir eine Erfahrung unter „richtigen Grundsätzen“ zur Verfügung haben (vgl. 1067), wenn wir uns somit ebenfalls von einem naiven Empirismus verabschieden. Hinzu kommt, dass der Vorschlag, die Seele grundsätzlich als kraftdurchsetzte Sinnerregung zu begreifen, im Hinblick auf eine Kritik sowohl an einem Materialismus als auch an einem Immaterialismus oder Spiritualismus der Seele durchgeföchten wird. Wie Bonstetten

eindringlich darlegt, ist und bleibt der „Zentralpunkt“ der Sinnerregung, die tätige Seele oder das „Ich“, ein Geheimnis (vgl. 1321). Während sich die Sinnerregung durchweg als psychischer und physischer Vorgang beschreiben und somit erklären lässt, bleibt das Ich als solches unerklärbar. Oder anders ausgedrückt: Das Ich lässt sich zwar als Vorgang dieser Art erklären, aber dieses Ich ist dann nicht mehr jenes Ich, welches ihn erklärt. Jeder materialistische Zugang wird dies anerkennen und sich deshalb entsprechend in seinem Erklärungsanspruch einschränken müssen. Als Kehrseite dazu ist es aber auch nicht sinnvoll zu behaupten, das Ich könne unabhängig oder getrennt von der psychischen und materiellen Sinnerregung existieren. Deshalb muss mit Bonstetten ebenso dem Spiritualismus — und darunter einem Dualismus, der Geist bzw. Ich und Materie als getrennte Bereiche annimmt — seine Unzulänglichkeit vor Augen geführt werden (vgl. 1330). Ausgehend von der Überzeugung, dass die Seele in ihrem Kern Geist ist, darf kein Geisterreich der Seele errichtet, ausgehend vom geheimnisvollen Ich keine Geheimnistuerei, kein Kult des Nichtwissens betrieben werden. Eine taugliche Alternative zum materialistischen und immaterialistischen Seelenverständnis sieht Bonstetten dabei schließlich in einer Fortführung der von Spinoza und den Okkasionalisten vorbereiteten und von Leibniz zu einem eigentlichen Paradigma fortentwickelten Idee eines Parallelismus oder Prästabilismus von Geist und Körper. Die nicht eliminierbare Differenz von Geist und Körper kann und soll, so die Grundtendenz dieser Fortführung, nicht daran hindern, die regelartigen Zuordnungen von geistigen und körperlichen Prozessen tiefer als bisher auszuloten, vollständiger als bisher zu erschließen. Dieser Weg scheint Bonstetten zufolge gerade auch eine Rettung der vom Materialismus angezweifelten These der Unsterblichkeit der Seele zu verheißen. Die Vorstellung des Todes unseres Körpers, die jene der Zerstörung unserer Seele nach sich zieht, lässt sich seines Erachtens überwinden, oder zumindest in ihrer Schreckhaftigkeit mildern, wenn wir in der Erforschung des Prästabilismus erfolgreich voranschreiten. Denn jener „Tod“, den wir als „finsternen Abgrund“ empfinden, ist nichts als ein „Ausdruck unseres Nichtwissens“ über Zusammenhänge von Geist und Körper, die uns in absehbarer Zeit zugänglich sein werden (vgl. 1327). Eine Hoffnung des Aufklärers Bonstetten, die allerdings, wie er selbst nur allzu gut weiß, prekär ist.

Selbstbeobachtung und Selbstkenntnis, Erhebung zur Freiheit aus der Kenntnis und Kraft der Seele sind typische Stichworte der bernischen Aufklärung in der Phase unmittelbar vor der Helvetik. Berner Kantianer und Fichteaner wie Johannes Ith, Philipp Albert Stapfer und Johann Rudolf Steck schöpften aus dieser psychologisch-anthropologischen Gedankenwelt ihre kulturpolitischen Visionen zu einem neuen bernischen und schweizerischen Staat. Liest man die Philosophie der Erfahrung, in deren Analysen zum menschlichen Seelenvermögen interessanterweise auch Überlegungen zu Freiheit und Nation eingeflossen sind, vor diesem Hintergrund, drängt sich der

Schluss auf, dass ihr Autor die besagte bernische Aufklärung wesentlich mitbegründet, mitgestaltet und überdies im Laufe des frühen 19. Jahrhunderts zu einem eindrücklichen Abschluss gebracht hat. Die ihm nicht sonderlich zusagende Orientierung mancher seiner Mistreiter an den nordischen Philosophen Kant und Fichte erscheint dabei als nebensächlich.

Abschließend ein Wort zur Edition: Die Herausgeber der "Bonstettiana", Doris und Peter Walser, haben auch bei den vorliegenden kritisch editierten Bänden keinen Aufwand gescheut. Alle verfügbaren handschriftlichen Quellen sind einbezogen worden. Die deutsche Ausgabe von Bonstettens Spätwerk ist auf der Grundlage der bisherigen Übersetzung von A. F. Gfrörer neu übersetzt worden, die Änderungen gegenüber der französischen Ausgabe sind alle übersichtlich verzeichnet. Kommentare und Zeittafeln erleichtern das Textverständnis. Und auch der ästhetische Sinn kommt dank des integrierten Bildmaterials keineswegs zu kurz. Für Forscher und Interpreten der Philosophie des späten 18. und frühen 19. Jahrhunderts, und insbesondere natürlich für die Erforschung der bernischen Aufklärung, sind die Bände ein enormer Gewinn.

Bonstettiana, Briefkorrespondenzen Band XI, Wallstein Verlag 2007

Rezensentin: Dr. Anett Lütteken, Universität Bern

Publikation: Bulletin der Schweizerischen Gesellschaft für die Erforschung des 18. Jahrhunderts 31 (2007), 30-32

"Ou sont vos ges//ners d'aujourd'hui, ou vos Lavatters ou Bodmer?" fragt Bonstetten am 28. Oktober 1812. Oberflächlich betrachtet klingt dies einigermassen elegisch, ganz so, als fühle sich der Mann von siebenundsechzig Jahren allein einer doch längst untergegangenen Epoche verbunden. In Wahrheit war derselbe Mann im selben Jahr nach Südfrankreich, nach Hyères, aufgebrochen, um mit ihm lästig gewordenen (Lebens-)Gewohnheiten zu brechen — "et me dévieillir", wie er schrieb. Fraglos ein kühnes Unterfangen, diese umfassende Verjüngungskur; ein Vorhaben zudem, das wohl nur der auf sich nimmt, der sich noch nicht dem ‚alten Eisen‘ zugehörig fühlt und mit Interesse in eine ungewisse, gewiß aber unruhige Zukunft schaut. Im jüngst erschienenen elften Band der zügig voranschreitenden Bonstettiana-Edition läßt sich die ganze Ambivalenz des hochgradig beunruhigten, im Innersten aufgewühlten und dennoch irgendwie optimistischen Napoleon-Zeitalters auf eindrückliche Weise nachvollziehen. Das prägende, immer wieder aber auch zwischen den Zeilen sozusagen hervorscheinende Thema der Diskurse ist dabei ganz offenkundig die Zeitgenossenschaft in einem emphatischen Sinne, als die mehr oder weniger aktive Teilhabe des Individuums an den Ereignissen der großen Welt nämlich. Ein Thema, das denkenden Menschen angesichts der nachrevolutionär-verwirrenden Zeitläufe durchaus zu denken geben konnte. Wie unterschiedlich sich zudem solche bewußte Zeitgenossenschaft

ausdeuten ließ, mag der Vergleich mit Johann Wolfgang Goethe, dem Bonstetten vier Lebensjahre voraus hatte, zeigen. Als dieser von recht abgeklärter Warte aus mit satter Ironie, aber durchaus nicht zu unrecht, gegenüber Eckermann feststellte: "Als ich achtzehn war, war Deutschland auch erst achtzehn. Da ließ sich noch etwas machen; aber jetzt wird unglaublich viel gefordert und es sind alle Wege verrannt" (15. Februar 1824), hatte sich der Patriot Bonstetten bereits elf Jahre zuvor schon veranlaßt gesehen, sorgenvoll und nachhaltig irritiert in die politische Zukunft seiner Heimat zu blicken: "Die Schweiz ist mir ganz fremd geworden. Alles ist da anders, und die Zeit und ganz neue Aussichten die Ich mir gemacht habe, haben alles in meinen Augen entstelt oder umgeformt [...]" (an Füssli, 10. November 1813). Die elementare Furcht, aus der Zeit zu fallen, im allumfassenden Wandel die individuelle Kontinuität nicht mehr wahren zu können, und so als Fossil hineinzuragen in ein fremdes Zeitalter, bedrückte Bonstetten jedenfalls sichtlich mehr als Goethe, der sich sehr viel umfassender als dieser zum Repräsentanten des eigenen, eben seines Zeitalters stilisiert hatte. Solche Meta-Themen, zu denen unbedingt auch das Verhältnis der Geschlechter zueinander zu zählen ist, das sich auf immer wieder neu faszinierende Weise in den Briefen an Friederike Brun und Mme de Staël dokumentiert findet, bieten insbesondere dem Mentalitätshistoriker vielfältige Anreize zur Lektüre der Bände. Damit natürlich nicht genug: Das inhaltliche Spektrum des Textcorpus läßt sich, ganz grob gesagt, im wesentlichen drei großen Bereichen zuordnen, deren Gesamtheit ein feindifferenziertes Epochenpanorama konstituiert. Der wohl wichtigste dieser Bereiche ist die Politik mitsamt ihrem mächtigsten Akteur: Napoleon, den man im Freundeskreis fasziniert, aber durchaus kontrovers beurteilte (569ff.). Zentral sind daneben naturgemäß Kultur und Literatur im weitesten Sinne, die Geisteswelten des Autors, dessen Alterswerk in dieser Phase im Entstehen begriffen ist. Daß er neben seinem tiefgehenden Politikverständnis auch über ein ausgesprochen feines Sensorium für den sich signifikant weniger spektakulär vollziehenden kulturellen Wandel verfügte, zeigt ein Brief vom 24. November 1812, den er im Blick auf das im Spätsommer des Jahres stattgehabte Musikfest der Schweizerischen Musikgesellschaft verfaßte: "Die Schweiz ist zum Erstaunen musikalisch; alle Musiker von allen Kantonen versammeln sich jährlich alle in einer Stadt" (255), heißt es dort knapp. Bedenkt man, daß solche Treffen, gerade im reformierten Umfeld, alles andere als selbstverständlich waren, und daß es erst der spektakulären Trauerfeier für den verstorbenen Lavater im Grossmünster bedurft hatte, um — zu Beginn des 19. Jahrhunderts (!) — die Zürcher Musiker temporär zu einem Orchesterverband zu verschmelzen, daß es darüber hinaus praktisch keinerlei institutionellen Rahmen für derartige Aktivitäten gab, beginnt man zu ermessen, wie sich der Wandel der Zeit in dieser Epoche auch vollziehen konnte: evolutionär zwar, aber im Schneckentempo. Der Zeitzeuge Bonstetten jedenfalls registrierte solchen Wandel genauso sensibel wie zuvor die großen

politischen Umwälzungen. Schlichtweg zum Lesen schließlich und drittens laden die, im Vorübergehen gleichsam, gewährten Einblicke in das soziale Leben ein. Anhand etwa der Reise-Impressionen zuhauf enthaltenden Briefe an Friederike Brun läßt sich manches über die zeittypischen Interessen für bestimmte Altertümer und Kunstwerke lernen, aber auch über die mit solchem Kunstgenuß zwingend verknüpften Risiken des Südens (wie z. B. das "gelbe Fieber"). Daneben wird des Autors Gesundheitszustand immer wieder thematisiert und derart zum aussagekräftigen Beleg einer sublimierten, Wort gewordenen (und von Bonstetten offenbar gern kultivierten) Selbstwahrnehmung: "Ich sehe ganz blühend aus, und doch werde ich nicht fett" (45). Fett wurde man übrigens auch nicht, sondern allenfalls satt, von der mehrfach erwähnten Rumford-Kraftsuppe, einem Graupen-Eintopf, den man aufgrund seiner Rezeptur heute wohl eher der Slow-Food-Bewegung als dem damaligen frommen Zweck der Armenspeisung zuordnen würde. Kurzum: da sich vom Ehevertrag (108ff.) bis zu Hinweisen auf internationale Geldgeschäfte und Zweifeln an der Geldwertstabilität (268) eine unvorstellbare Fülle farbiger Details einer auch damals schon ziemlich bunten Welt versammelt findet, sind der wißbegierigen Annäherung an Bonstetten, sein Umfeld und sein Zeitalter — seitens des 'einfachen' Lesers oder des Wissenschaftlers — praktisch keinerlei Grenzen gesetzt. Was nicht zuletzt wohl damit zu tun hat, daß die verdienstvollen Herausgeber in bewährter Manier wiederum alles in ihren Kräften stehende unternommen haben, um Verständnishürden aus dem Weg zu räumen und Wissensdefizite durch durchweg informative, niemals aber redundante Kommentare zu beseitigen. Der knappen Einleitung folgt eine konzise Übersicht über zentrale Briefkontakte Bonstettens, die in diesem Zeitraum insbesondere mit Friederike Brun, Mme de Staël und Jean Charles-Léonard Simonde de Sismondi gepflegt wurden (XVI). Die Spuren der Wiederaufnahme der zumeist politisch ausgerichteten, komplexen publizistischen Tätigkeit dieser Jahre werden anhand einer kommentierten Graphik veranschaulicht, den "Fährten des Schreibens" (XXI), die die Vielzahl wie die thematische Breite seiner Interessen mitsamt der Genese der Texte dokumentiert. Fazit: ausführliche Zeittafeln und Register, angemessene Illustrationen, und — vor allem — ebenso kompetente wie interessante Kommentare und Hinführungen ermöglichen die mühelose und schnelle Orientierung des in fünf Großkapitel gegliederten und um einige Nachträge ergänzten Bandes. Daß damit zugleich der Einstieg in das reichlich unübersichtliche Gelände der europäischen Zeitgeschichte und der mit ihr vielfältig verstrickten persönlichen Werdegänge von Intellektuellen beträchtlich erleichtert wird, ist das herausragende Verdienst der Bearbeiter.

Friedrich von Matthisson, Stammbuch, Wallstein Verlag 2007

Rezensent: Manfred Koch,

Publikation: Neue Zürcher Zeitung, 26./27. April 2008, 51

[...] Das Stammbuch ist nun – eine bibliophile Kostbarkeit — vollständig vierfarbig faksimiliert, mit Transkription in einem Begleitband, publiziert worden. Auf die Transkription folgen Kommentare der Herausgeber, die dank den ausführlichen Zitaten aus Matthissons Tagebüchern ein Lesegenuss sind. Denn der liebenswerte Besucher hat wunderbare Äusserungen seiner Gesprächspartner festgehalten. So wenn Klopstock sich beklagt über Kants Unart, dauernd unsinnige neue Begriffe in die deutsche Sprache einzuführen: Mit einem Wort wie "Staatsbürger" könne er nichts anfangen, das komme ihm vor wie "Wasserfisch".

Rezensent: Christian Eger, Magdeburg

Publikation: Mitteldeutsche Zeitung, 21. Juni 2007

[...] Es ist ein Vergnügen, die vorbildlich faksimilierten und teilweise hübsch illustrierten Blätter neben den Übertragungen zu lesen. Oft mehr als die Einträge, sind es die Kommentare, Quellen- und Literaturhinweise, die dieses Buch zu einem Ereignis machen. [...]